



FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE DE PLOËRMEL



Révérend Frère Gustave HÉMERY

Le révérend frère Gustave (François-Pierre-Marie Hémery), né le 29 juin 1902, à Renac (11e-et-Vilaine), décédé le 7 novembre 1951 à Oka (Canada) à l'âge de 49 ans dont 33 passés dans l'Institut.

François-Pierre-Marie Hémerly naît le 29 juin 1902, à Renac, petite localité située à 12 km de Redon (Ille-et-Vilaine). Enfant, il fréquente l'école paroissiale proche du domicile paternel et peu éloignée de la butte que couronne un moulin à vent. L'image de celui-ci hantera longtemps sa mémoire, comme en témoignent ces lignes écrites en 1938 : "Né au pied d'un moulin à vent, j'ai toujours aimé ces ailes vivantes qui courent les unes après les autres sans jamais se rattraper".

Cette sensibilité à la poésie des choses révèle des aptitudes littéraires qu'il cultivera au pensionnat Saint-Joseph de Redon dirigé par les frères. Interne dans cet établissement, il y prépare le Brevet qui permet de devenir instituteur libre, ignorant encore qu'il deviendra religieux-enseignant comme trois autres de ses camarades. Parmi ses professeurs, il admire Monsieur Gardan (frère Gustave-Pierre) chargé des cours de français, dont l'autorité morale est grande. C'est lui qui oriente le jeune François vers le noviciat de Bitterne à Southampton, mais en 1916, en pleine guerre, il faut beaucoup de courage et d'esprit de foi pour quitter son pays et gagner l'Angleterre.

A 14 ans, l'adolescent dit adieu à sa famille pour trois années. Il est admis au noviciat le 19 mars 1918 et prend le nom de frère Gustave en souvenir de son ancien maître de Redon. Un an plus tard, il prononce ses premiers vœux, fait quelques mois de scolasticat, rentre en France saluer sa famille et prendre à Marseille le bateau à destination de l'Égypte où il arrive fin juillet. A Hérouan-les-Bains, l'unique établissement tenu par les frères dans le pays à l'époque, on lui confie une classe de débutants auxquels il se consacre joyeusement tout en travaillant à sa culture personnelle.

Trois ans plus tard, en octobre 1922, il rentre en France, obtient à Rennes le Brevet Supérieur, diplôme particulièrement difficile qu'il a préparé seul, puis, est incorporé en novembre pour 18 mois de service militaire. Dès sa libération en mai 1924, il est affecté au postulat de Bon-Secours (Jersey) pour quelques mois, puis au scolasticat durant deux ans. Ce n'est qu'en

septembre 1926 qu'il retourne en Égypte, à Ismaïlia cette fois, un an à l'école Saint-Antoine puis sept ans au collège du Sacré-Coeur.

Qu'en pensent ses confrères de Jersey et d'Égypte ? C'est un homme charmant dont on recherche la compagnie. Discret, voire effacé dans ses relations à l'extérieur, il est très à l'aise en communauté où son caractère jovial contribue à répandre la joie. Sa simplicité avec tous fait oublier sa culture et son intelligence pourtant remarquables et jette même une ombre discrète sur sa vie spirituelle qu'on devine profonde. Peut-être a-t-il pour idéal la Sainte Famille de Nazareth, patronne de la mission, car on a l'impression qu'il *en* cultive l'effacement.

D'octobre 1934 à juin 1935, le frère Gustave suit à Jersey la session du grand noviciat, puis il rentre en Égypte avec le titre de Directeur Principal, succédant ainsi au frère Alcime Labbé, fondateur de la mission. Durant quatre ans, il assume cette fonction, tout en assurant des cours au collège d'Ismaïlia. Ses talents d'administrateur et sa parfaite courtoisie le font apprécier des dirigeants de la compagnie du canal de Suez, employeurs des frères, et le baron de Benoist, agent supérieur, lui fait obtenir les palmes académiques en 1938.

Membre du Chapitre général de 1939, il est nommé Procureur près le Saint-Siège et Postulateur de la Cause du Père, en remplacement du révérend frère Jean-Joseph Quirion. Toutefois la déclaration de guerre l'empêche de rejoindre son poste et il est mobilisé dans l'armée de Syrie. Bientôt le baron de Benoist obtient du Général Weygand le retour en Égypte du frère Gustave, où il est affecté spécial au canal.

Ce n'est qu'en 1942, après de longues et difficiles démarches, qu'il réussit à gagner Rome et assumer les responsabilités qui lui ont été confiées. La situation est délicate : le juvénat a dû être fermé, la communauté est réduite et les privations vont de pair avec l'insécurité. Dans ces conditions difficiles, le frère Gustave ne se laisse pas abattre : il se consacre à l'étude du Droit Canonique et de la Cause du Père Fondateur, sans oublier de prévoir l'avenir.

Dans cette optique il prospecte les environs de Rome pour trouver une maison et une propriété susceptibles d'accueillir le futur juvénat. Il réalise cet objectif en achetant la propriété d'Ercolano peu avant le Chapitre général qui a lieu à Ploërmel.

La brève Assemblée Capitulaire l'a élu Supérieur Général de la Congrégation et cette charge nouvelle lui paraît bien lourde car il ne connaît que la mission d'Egypte et la Procure de Rome... Les premières lignes de sa circulaire révèlent ses sentiments profonds : "Le bon Dieu vous a choisi un père, inconnu à l'immense majorité d'entre vous ; il me semble deviner votre impatience de le connaître. Croyez bien que la mienne n'est pas moindre, d'entrer en contact avec chacune de vos âmes, afin de pouvoir contribuer à votre bonheur en distribuant le conseil et l'encouragement toujours, le reproche parfois, selon les besoins particuliers". Ce mot "Père" révèle le type de relation qu'il souhaite avoir avec ses frères et souligne une bonté profonde que tous lui reconnaîtront.

La situation n'est pas des plus faciles pour les frères d'Europe marqués par un conflit mondial de six ans, aussi le frère Gustave se met-il courageusement à l'oeuvre. Jouissant d'une capacité de travail hors du commun, il s'impose un rythme exténuant que d'ailleurs il ne pourra tenir que quatre ans. Sous son généralat, le nombre des districts passe de deux à six en Amérique du Nord, de cinq à sept en France. Les juvénats se multiplient dans les divers pays et des fondations se succèdent : îles Seychelles, Japon et en dernier lieu : promesse d'envoi de frères en Uruguay.

Il visite presque tous les établissements, préside nombre de retraites, reçoit cordialement les frères et leur fait des causeries dans lesquelles on retrouve fréquemment des références au père Fondateur ; de même dans ses circulaires, le guide de ses réflexions c'est l'esprit mennaisien qu'il a longuement analysé à Rome. Le cadre fixé d'avance est le "commentaire des Constitutions", ce qui leur donne une tournure un peu juridique ; néanmoins de longs développements sur les exercices spirituels révèlent

une expérience spirituelle profonde. L'abandon à la Providence, si typique de J.-M. de la Mennais, lui est familier ; n'écrit-il pas à un correspondant : "Rappelons-nous que tous les événements de notre vie sont ordonnés dans le plan divin, à notre progrès spirituel. Les regarder sous un autre angle risque de les déformer et de ne pas les faire servir comme Dieu le veut". Il ajoute plus loin : "Plus je vais, plus je m'aperçois que c'est le bon Dieu qui mène la barque et qu'il n'a aucun besoin de ceux qui se figurent être utiles à la marche du navire. Que ce soit pour nous une leçon d'humilité".

Mais à l'automne de 1950, la santé du frère Gustave suscite des inquiétudes. Un travail prolongé devient épuisant pour ses nerfs ; des maux de tête persistants le contraignent à de longues pauses. Le médecin consulté, prescrit un régime et un rythme de travail allégé. Du 26 novembre au 8 décembre, le révérend frère participe à Rome au Congrès international des religieux et durant ces longues journées de conférences, il note des absences de mémoire assez inquiétantes. De retour à Paris, il consulte un éminent praticien qui prescrit un régime alimentaire très sévère ; du coup le frère Gustave comprend la gravité de son mal, d'autant qu'une proche parente de son âge est emportée d'une congestion cérébrale. Dans une correspondance il glisse cette réflexion : "C'est le genre de mort qui m'attend". Toutefois, sa force d'âme et son esprit de foi ne laissent pas la tristesse dominer en lui. Il reste joyeux avec ceux qui l'entourent.

Si le printemps de 1951 voit une certaine amélioration, la tension artérielle reste irrégulière ; néanmoins le Supérieur décide d'entreprendre un grand voyage sur le continent américain : Argentine, Haïti, États-Unis et Canada. Il ne devait pas l'achever...

Fidèles aux consignes reçues, les frères limitent les fêtes, réceptions et séances de travail pour lui éviter la fatigue ; toutefois, ils lisent avec inquiétude sur son visage les traces du mal. Après la visite de trois districts, il arrive au Mont-la Mennais à Oka le 6 novembre en fin d'après-

midi ; il rencontre les groupes de jeunes en formation puis se retire au parloir avec un groupe de frères en attendant le repas du soir. C'est là qu'en quelques instants se joue le drame. Subitement il se sent incommodé, puis incapable de se déplacer. Mandé d'urgence le médecin constate la gravité de la situation et demande l'hospitalisation immédiate du malade. Monsieur l'aumônier lui confère l'extrême-onction et à 22 h. le patient est hospitalisé, inconscient. Le lendemain matin vers 7 h. il s'éteint sans avoir repris connaissance.

Après un premier service religieux à Oka, un second a lieu à Montréal sous la présidence de Mgr Léger, archevêque du diocèse. L'inhumation se fait le 10 novembre au cimetière de La Prairie au pied du grand calvaire. Ainsi, le révérend frère Gustave-Marie repose au milieu de ses confrères canadiens et français, comme la marque du lien qui unit tous les fils spirituels de J.-M. de la Mennais.

Pour évoquer cette figure un peu estompée par le temps et qui n'a pu donner sa mesure, on peut emprunter quelques lignes au portrait qu'en a fait le frère Emilien-Jean Ricard dans la Chronique (n° 189) :

"Homme profondément surnaturel, doué d'un esprit clairvoyant et méthodique, armé d'une solide culture littéraire et linguistique, le révérend frère Gustave-Marie a donné à l'Institut un nouveau dynamisme, surtout en Amérique du Nord.

Fidèle continuateur de notre père fondateur, il avait, comme ce dernier, un amour passionné pour l'Église et un grand respect pour les directives du Saint-Siège. Ses fonctions de postulateur de la Cause

l'avaient conduit à une connaissance approfondie de la personnalité du fondateur et il aimait à en parler.

Ce qui frappait le plus en lui, c'était l'équilibre de sa personne : l'aménité exquise qu'il manifestait dans ses relations ne nuisait en rien à la fermeté de son caractère. S'il était modeste et n'aimait guère paraître en public, il n'esquivait pas les devoirs de sa charge. S'il laissait ses subordonnés prendre leurs responsabilités, il n'hésitait pas à trancher lorsqu'une décision finale s'imposait. Guidé par un jugement sûr, il voyait clair et loin, et une remarquable intuition, que révélait le feu de son regard, faisait surgir la solution attendue.

La rectitude de sa conduite s'accompagnait de bonté pour autrui et de souffrance pour lui-même. De lourdes croix ont parfois meurtri son cœur et contribué à l'usure prématurée de sa santé, sans entamer son courage.

Lorsqu'il se rendit compte de l'incompatibilité entre les prescriptions du médecin et ses devoirs de Supérieur, le révérend frère prit le parti ou bien de se démettre de sa charge ou bien de continuer jusqu'au bout sa tâche épuisante. Des dispositions providentielles l'amènèrent à choisir la seconde solution, c'est pourquoi il est mort sur la brèche".

Heureux ceux qui ont combattu le bon combat ; leur récompense est grande auprès du Seigneur.

Frère Jean Pelu et Chroniques de 1952